

À la découverte de l'hiver

Autor(en): **Engel, Claire-Éliane**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique franco-suisse**

Band (Jahr): **45 (1965)**

Heft 4: **Sports d'hiver**

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-886643>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A LA DÉCOUVERTE DE L'HIVER

par Claire-Éliane ENGEL

Docteur ès lettres

La neige est une matière froide, glissante, humide : c'est là une vérité de La Palisse, mais, comme beaucoup d'entre elles, elle est primordiale. Il a fallu s'accoutumer à cette matière rébarbative, la dompter et, peu à peu, en jouir. Évolution très lente. Il semble que l'on ait eu moins de peine à maîtriser la glace : de très anciennes miniatures, les tableaux de Breughel, bien d'autres documents montrent des patineurs. Les Nativités des peintres nordiques et flamands montrent souvent un coin d'étang gelé sur lequel s'ébattent quelques audacieux. Et l'on songe aussi à tous les *Plaisirs de l'Hiver* de peintres du XVIII^e siècle : patinage et promenades en traîneau. On conserve à Versailles le traîneau de M^{me} de Pompadour.

Mais la neige ? Une donnée quotidienne, pendant six mois de l'année dans de nombreux pays. Comment l'affronte-t-on ? Il semble que ce soit seulement dans les pays scandinaves que, de l'antiquité la plus reculée, on ait abordé le problème. Comme toute chose au monde, le ski a un passé. D'abord une très longue histoire perdue dans la nuit polaire dont, pendant des siècles, les seuls protagonistes sont des chasseurs lapons, finnois, samoyèdes. De temps en

temps, une lueur : un ski médiéval retrouvé en Norvège dans un marais asséché, une peinture rupestre avec des personnages qui semblent évoluer sur des planches. Puis la renommée du ski descend du Grand Nord vers la Scandinavie civilisée. Les illustrations des ouvrages de



Saxo Grammaticus révèlent au monde savant des engins encore anonymes dont sont chaussés les guerriers. Le dessin est très fantaisiste, mais enfin, c'est un début. Il faut ajouter que la dette du monde civilisé à l'égard de l'historien scandinave est énorme : Saxo Grammaticus a, par surcroît, révélé à l'Occident la légende danoise d'où sortira *Hamlet*, et la légende norvégienne qui servira de thème à l'histoire de Guillaume Tell !

La nuit retombe. Mais, au XVII^e siècle, la curiosité s'aiguise, le goût des voyages se développe et l'on se met à parcourir le Grand Nord. En 1647, un Français, M. de la Martinière, chirurgien du roi, accompagne une expédition le long des côtes norvégiennes et il se rend ensuite en Laponie. Il aperçoit un indigène qui glisse sur des patins d'écorce longs d'environ 7 pieds 1/2 (2,25 m environ). Quelques années plus tard, Oldenburg, secrétaire de la Royal Society, va aussi en Scandinavie et observe les mêmes instruments : des « patins ». Il faudra très longtemps pour qu'on connaisse le nom de cet engin. Puis c'est Johann Scheffer, Strasbourgeois et professeur de droit à l'Université d'Upsal, qui consacre des « vacances de neige » à parcourir la Laponie. Il voit des skis, des skieurs, donne un dessin très précis et très exact dans son *Histoire de la Laponie* et nomme l'instrument : *skider* et, par abréviation, *skier*. La description est précise et l'on comprend que l'auteur a essayé les skis. A cette époque, et pendant longtemps, les skis sont de longueur inégale.

L'ouvrage de Scheffer, écrit en latin, est traduit en français et en anglais, il devient le travail de base sur ces régions hyperboréennes, des voyageurs suivent les itinéraires indiqués et, en 1681, Regnard, l'auteur comique, en compagnie de deux amis, va explorer le pays : il voit des skis, sinon des skieurs (on est en été) et il les décrit, dans son *Voyage en Laponie*, un petit chef-d'œuvre. Et les récits se multiplient : La Mottraye, Knud Leems, Maupertuis, Joseph Marshall, le chevalier de Bougrenet de la Tocnaye. On arrive ainsi au début du XIX^e siècle, avec des notions élémentaires sur le ski.

Un épisode frappant : *Séraphita* de Balzac (1835), étonnante rêverie swedenborgienne dédiée à M^{me} Hamska, où l'héroïne et son amie cinglent en skis sur les pentes qui dominent un fjord. La description de leurs évolutions est d'une grande exactitude et Balzac mentionne même les peaux de phoques — qui sont en peaux de rennes — si l'on peut dire. On n'a jamais encore trouvé la source de ce passage, qui en dit plus que tous les textes anciens. Sans doute y a-t-il ici une tradition orale.

Mais le ski est toujours strictement nordique. Une nouvelle découverte intervient : la montagne d'hiver. Pendant des siècles, on l'a surtout évitée. Quand on voit le récit de la traversée du Mont Cenis en janvier par l'Empereur Henri IV et sa cour, qui se rendaient à Canossa, on comprend que le charme de pareils voyages était douteux. L'alpinisme naît, se développe, atteint un haut degré de perfection sans que l'on tente de grimper quoi que ce soit plus tôt qu'en juin ou plus tard qu'en septembre.

Puis quelques audacieux se demandent : « A quoi ressemblent les montagnes en hiver ? » Et, à partir de 1866, A.-W. Moore, l'un des meilleurs alpinistes de l'Alpine Club, se met à explorer l'Oberland, le Dauphiné, la chaîne du Mont Blanc hors saison. Il va très haut, parfois par très mauvais temps, évite de justesse les accidents : on ignore tout de la technique d'hiver... et beaucoup de celle d'été, à cette date. Leslie Stephen parcourt 8 fois les Alpes en janvier, et risque un grave accident au Calenstock. Il passe le Grimsel, gagne Engelberg, fait le Titlis, passionné par la beauté du paysage. En 1882 Vittorio Sella fait la première hivernale du Cervin par la voie normale.

A cette date, le ski arrive en Suisse. En 1883 un jeune Allemand Paulke, en pension à Davos, reçoit une paire de skis comme cadeau de Noël d'une gouvernante norvégienne. On voudrait savoir le nom de la dame ! Paulke les essaie, se familiarise avec eux, les fait connaître. A Arosa, les frères Branger font quelques expéditions à skis dans les environs et, en 1894, ils les refont



" L'alpinisme naît, se développe "

avec un illustre compagnon le Dr Arthur Conan Doyle — plus tard Sir Arthur Conan Doyle — qui tient compagnie à Davos à sa femme qui se soigne. Le 23 mars 1894 les trois hommes traversent à skis la Maienfelderfurka : c'est une date.

Et l'on va peu à peu s'habituer à ce nouveau sport. Il reste encore une curiosité mais, déjà en février 1894, *l'Alpine Journal* signalait qu'on voyait beaucoup de skis dans les vitrines de magasins de sports. Et lorsque Sir Martin Conway va au Spitzberg, en 1902, il utilise ces instruments. Un membre de l'Alpine Club, Rickmer Rickmers, raconte à une séance du club qu'il possédait une paire de skis, l'a prêtée à une

exposition, mais que celle-ci a fait un tel déficit que les objets exposés ont été saisis et vendus, et que sa paire de skis a dû finir en petit bois pour allumer le feu.

Mais tout ne finit pas si mal, et l'on voit peu à peu le ski devenir un excellent moyen d'approche. Pendant l'hiver 1902-1903 une caravane de 22 personnes, dont une jeune Anglaise, passe le col d'Anterne, de Servoz sur Sixt. Une autre équipe passe de Chamonix à Orsières par le col du Tour et rentre en Suisse par le col de Coux, le tout à ski. C'est François Devouassoud, le grand guide chamoniard, qui l'écrit à Coolidge : la lettre se trouve dans la correspondance de





« ... Les Alpes, pendant l'hiver, sont mélancoliques comme tout ce qui est sublime... »

Coolidge, à la Zentralbibliothek de Zurich. Les grandes courses à skis commencent : en 1908, Scott Lindsay fait à skis l'Adlerpass, Sir Arnold Lunn traverse l'Oberland de bout en bout avec le Pr Roget, de Genève. En 1909, A.-W. Moore franchit le col de la Dent Blanche. Dès 1899, on faisait du ski en Australie dans les Snowy Mountains.

Désormais, le ski est devenu un moyen en vue d'une fin : l'alpinisme hivernal. Les Chasseurs Alpains sont équipés de skis, les stations d'hiver se développent. Il n'y a encore aucun équipement artificiel, monte-pentes, télésièges, téléphériques; quelques vagues funiculaires. On apprend lentement, durement, les caractéristiques de la neige poudreuse, de la neige tôle, de la neige croûtée. Il y a des accidents. C'est déjà en février 1864 que Boissonnet et J.-J. Bennen se tuent au Haut de Cry, balayés par une avalanche. Il faudra du temps pour que l'on comprenne les dangers accrus de la montagne en hiver et la moindre résistance de l'homme, saisi par un grand froid.

Puis on en vient à la pratique du ski pour le ski, une fin en soi, le ski de piste, le ski de compétition, les grandes courses, les olympiades. Parfois, les moyens dépassent la fin, et l'on oublie trop la montagne, fond de paysage indispensable. Il est vrai que peu de stations sont aussi belles en été et en hiver, et que les très grands centres d'alpinisme ne sont pas les meilleurs terrains de ski. Mais la montagne demeure, et c'est ce que Leslie Stephen a admirablement exprimé :

« En hiver, c'est l'interruption du silence qu'on perçoit, seule indication de la perpétuité des forces qui, pour le moment, sont endormies, bercées dans un repos absolu... Les Alpes, pendant l'hiver, sont mélancoliques comme tout ce qui est sublime... Au cours de leur mort dans la vie, ou de leur sommeil cataleptique, les montagnes entraînent plus facilement l'imagination vers leurs relations permanentes avec le très lointain passé... leur mélancolie est à la fois d'une tendresse délicieuse et sainement stimulante ».

C.-E. A.